

À qui parler de Mallarmé ?

Michel Biron

Numéro 70, automne 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86919ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Biron, M. (2017). Compte rendu de [À qui parler de Mallarmé ?] *L'Inconvénient*, (70), 61–63.

À QUI PARLER DE MALLARMÉ ?

Michel Biron

« Nous vivotons et mourons apatrides, faute de poésie », écrit Jacques Brault dans le texte d'ouverture de son court essai intitulé *Images à Mallarmé*. Rares sont les poètes d'aujourd'hui, au Québec ou ailleurs, à s'aventurer sur le terrain de Mallarmé. Il y a quelque chose de délicieusement anachronique dans le fait de publier un tel livre, qui nous ramène sur le plancher des poètes, loin des vapeurs de la littérature à la mode. Nous y sommes « [d]ans la nuit du poème », selon le titre un peu terrifiant de l'essai précédent de Jacques Brault (*Le Noroît*, 2011), mais ici il fait plus clair, le livre se composant de petits tableaux lumineux, des images très précisément, à travers lesquelles le poète, avec sa modestie et son ironie habituelles (il est ironiquement modeste, comme il le dira de Mallarmé), se promène librement.

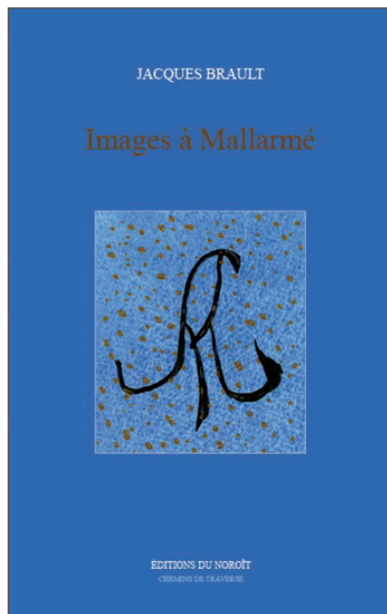
Mais à qui parler de Mallarmé ? Dans un de ses romans les plus déstabilisants, Jacques Ferron posait la même question à propos de Valéry. L'un des personnages de *La charrette* se plaignait mélancoliquement de n'avoir personne à qui parler de Valéry, dont il avait inutilement mémorisé quantité de vers au collège. Cette poésie apprise à l'école

n'avait aucun usage et encore moins de gloire autour de lui. Le pauvre personnage, médecin comme son auteur, s'était résigné avec le temps à parler dans le vide, citant à l'occasion l'un ou l'autre des vers valéryens, mais sans rien attendre en retour. Moins facétieux que Ferron, Brault ne se complique pas la vie : il parle de ceux qu'il aime et à bon entendeur, salut. Son Mallarmé est donc tout sauf scolaire, et les critiques patentées n'y trouveront probablement pas leur compte tant ce type de lecture ne semble pas avoir de finalité immédiate. Elle relève de la critique dite créatrice, celle qu'Albert Thibaudet plaçait en haut de l'échelle, au-dessus des critiques journalistique et universitaire. Brault ne manque ni de pédagogie ni d'érudition, mais son livre ne cherche pas d'abord à instruire son lecteur, malgré quelques suggestions de lectures à la fin. Et il n'y a pas d'anniversaire de Mallarmé, à ce que l'on sache, pour servir d'argument de vente. Voici simplement l'œuvre d'un poète parlant d'un autre poète.

Images à Mallarmé, et non pas « de » Mallarmé : Brault insiste sur la préposition, qui permet de redonner à la lecture sa part active, de recevoir les

images du poème mais aussi d'offrir ces images au poète au lieu de tenter (naïvement) de les déchiffrer comme on le fait avec un message crypté. Parmi ces images se trouvent, par touches précises, celles des poètes et des artistes qui font partie du moment Mallarmé : Poe par le génie de la traduction, Villiers de L'Isle-Adam, Manet ou Verlaine par la magie de l'amitié, les jeunes symbolistes par la réalité d'un salon littéraire devenu célèbre, rue de Rome, là où Valéry, le disciple par excellence, subit une de ses premières illuminations.

Images à Mallarmé ne se veut pas une analyse savante de la poésie de Mallarmé, même si Brault ne se prive pas de citer des critiques universitaires, le plus souvent pour s'en distancier. C'est une méditation sur la poésie elle-même, à travers l'image centrale de l'or. Le mot est partout chez Mallarmé, thème matriciel, véritable lieu commun : « Que l'artiste ait le culte de l'or », cite Brault, qui pourtant est bien le poète le moins tenté par l'ornemental, par le tape-à-l'œil. Artisan plutôt qu'alchimiste, il n'a cure de la préciosité reprochée à Mallarmé par ses contempteurs ; il le défend plutôt contre ses admirateurs



pâmés, plus dangereux que ses détracteurs, car ils passent leur temps à paraphraser le maître, à l'imiter, à le figer dans des formules. Brault s'en prend en particulier à ceux qui le réduisent à ses jeux d'inanité sonore : « Quoi, ce que je dis est vrai, ce n'est pas seulement musique. »

Jacques Brault est un lecteur exceptionnel, plein d'amitié mais allergique à toute complaisance. Il fait le tri dans les poèmes de Mallarmé, jetant par-dessus bord par exemple les poèmes trop baudelairiens du début ou la syntaxe « concassée » de la fin. Il fait le tri aussi dans les lectures de Mallarmé, en particulier celles qui pointent avec trop d'insistance vers la seule quintessence des poèmes. Il revient sur les célèbres bibelots et refuse d'y voir une pure abstraction : la maison bourgeoise de l'époque regorgeait d'objets rares et inutiles, de bibelots. « En conséquence, l'existence ordinaire regorge d'extraordinaire. Le poète l'a vu, les bibelots ne sont pas tous abolis. » Et puis son Mallarmé a les deux pieds sur terre, comme le revendique cet aveu qui contredit tous ceux qui rangent sa poésie du côté de l'art gratuit, de l'art pour l'art : « Je donnerais les vêpres magnifiques du Rêve, et leur or vierge, pour un quatrain destiné à une tombe ou à un bonbon, qui fût réussi. » La mort ou l'enfance, la tombe de son ami Villiers ou le bonbon de son fils Anatole mort à huit ans : la poésie même la plus pure, parce qu'elle

est pure, c'est-à-dire intense et fragile à la fois, est aussi affaire de prose, de circonstances.

Et c'est au cœur de ces circonstances, emmêlées aux mots de la tribu, portées par un *je* balbutiant et meurtri, soutenues par l'amitié, que la poésie s'enfonce et s'élève, c'est là que la prose se défait et se refait, l'une aussi bien (ou aussi mal) que l'autre. Brault refuse de les dissocier, de les hiérarchiser, et il se moque de tous ceux qui se sont échinés en vain à les définir l'une contre l'autre. Il récite comme un mantra la célèbre et toujours actuelle définition mallarméenne de la poésie : « La Poésie est l'expression, par le langage humain ramené à son rythme essentiel, du sens mystérieux des aspects de l'existence : elle doue ainsi d'authenticité notre séjour et constitue la seule tâche spirituelle. »

Un petit livre comme *Images à Mallarmé* trouvera-t-il ses lecteurs ? Sait-on assez à quel point Jacques Brault est un grand écrivain et un grand critique ? Certes, il a obtenu chez nous de nombreux prix, et il vient tout juste de recevoir l'Ordre des arts et des lettres du Québec au côté de gens célèbres, comme Yannick Nézet-Séguin ou Guy Laliberté. Son œuvre est en cours de réédition aux Presses de l'Université de Montréal grâce à François Dumont. Ici et là, des chercheurs ou des étudiants lui consacrent un article ou une partie de thèse. Mais ces marques de reconnaissance demeurent malgré tout discrètes, trop discrètes dans le paysage littéraire actuel, en France encore plus qu'ici. Brault fait partie des quelques écrivains francophones majeurs qui donnent tort à ceux qui continuent de croire qu'il n'est bon bec que de Paris (mais donnent raison à ceux qui notent avec cynisme qu'on ne peut espérer exister comme écrivain francophone si on n'existe pas à Paris).

On se convaincra un peu plus de la profondeur de Brault en lisant le commentaire si subtil, si juste et si émouvant qu'il vient de publier dans un numéro-hommage à Gilles Marcotte (décédé en octobre 2015) de la revue universitaire *Études françaises*. Il y présente une nouvelle de Marcotte, intitulée *Clara*, qui n'avait circulé jusqu'ici que de façon

confidentielle, texte bouleversant où un pianiste connu songe à sa fille morte à vingt ans et lui demande pardon, puis renonce à lui demander quoi que ce soit, la laissant à « son épouvantable, sa douloureuse, sa radieuse jeunesse ».

Brault et Marcotte ont enseigné dans le même département de lettres durant des années et ils ont été de proches amis. La littérature, on l'oublie souvent, est aussi affaire d'amitié, de rencontres, de conversations de corridor. Les braves gens à qui parler de Mallarmé ou de Valéry courent de moins en moins les rues, et les amitiés littéraires comme celle de Brault et Marcotte n'en sont que plus rares, plus précieuses.

Il est souvent question d'amitié dans le journal posthume de Marcotte, écrit entre 2002 et 2012, que les Éditions du Boréal publieront cet automne : l'amitié de Pierre Elliott Trudeau et Gérard Pelletier, par exemple, de Levinas et Blanchot, ou celle de saint Augustin pour un être qui, disait-il à sa mort, était « la moitié de [s]on âme ». La force de Marcotte parlant de saint Augustin comme celle de Brault parlant de Mallarmé, ce n'est pas de nous faire découvrir des auteurs qu'on aurait négligé de lire : c'est de nous faire apparaître clairement, à travers l'acuité de leur lecture, pourquoi eux les trouvent importants. On peut ne pas être toujours d'accord avec leur interprétation, mais on ne peut pas ne pas sentir la mesure de leur conviction, leur souci de comprendre, leur dialogue intérieur. Ils ne sont pas en train d'écrire pour nous divertir ou nous persuader de quelque chose, et il arrive même qu'ils se donnent tort ; mais ils sont là, avec nous, lecteurs, face au monde. Ils ne sont ni dans la littérature ni hors de la littérature. Ils ne cherchent pas à impressionner par leur savoir, leur style ou leur originalité. Ils font ce qui est peut-être la chose la plus difficile et la plus subversive qui soit : ils visent, selon le mot de Marcotte cité par Brault, « la justesse aiguë de l'expression ».

Pour donner une idée rapide de cette redoutable puissance d'expression de Marcotte, d'une irrévérence discrète mais aussi efficace que dans ses autres livres, l'écrivain octogénaire n'ayant rien perdu de sa vivacité, de son ironie, de

son insatiable curiosité pour les grandes questions comme pour les petites images arrachées au quotidien, cette phrase : « Martina Hingis, la tenniswoman : si un barracuda pouvait sourire... » On a peut-être oublié Martina Hingis, cette championne de tennis du début du siècle, il y a une éternité déjà.

Plusieurs des noms propres évoqués par Marcotte sembleront sortis d'un autre âge aux lecteurs d'aujourd'hui. Claudel, par exemple, dont il fait l'écrivain français le plus génial du 20^e siècle. Mais l'espace me manque pour rendre compte adéquatement de ce livre si neuf, si peu actuel, si tonifiant même si Marcotte se reproche d'être « terriblement frette », comme le lui avait dit Yves Thériault jadis. Frette ? Mais non : le simple fait d'écrire « frette » fait passer le courant, fait sentir la chaleur d'une présence, d'une conscience vive. On ne peut s'empêcher d'y sentir un esprit supérieur, intimidant même. Marcotte rend son lecteur plus intelli-

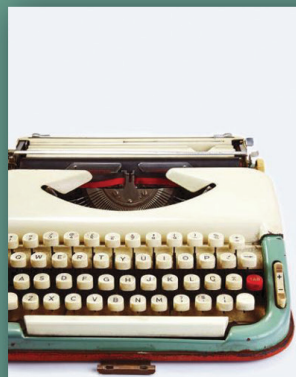
gent. Il l'oblige à se poser des questions, de vraies questions, à y mettre toute son intelligence, et autre chose aussi que les seules explications rationnelles, insuffisantes pour rendre compte de la poésie, de la foi, de drames incompréhensibles. Il nous emmène toujours un pas plus loin qu'on ne s'y attendait, peu importe le sujet, banal ou grave. Ses notes constituent un formidable antidote aux bons sentiments, à la facilité, aux certitudes, à ce que Mallarmé appelait l'universel reportage. Il faut du courage, dans un petit milieu comme le nôtre, pour assumer jusqu'au bout une telle ambition intellectuelle. Mais il faut aussi aimer cela, discuter, chercher le mot juste, préciser la teneur du sentiment, prêter attention à tout ce qui fait son quotidien : non seulement la musique et la littérature, mais aussi les corridors des hôpitaux, les défaites du Canadien, les sermons pitoyables du dimanche, les « paroles immortelles » de son journal préféré (pauvre *Devoir* !). Et parfois les

oiseaux noirs avec des raies jaunes (il ne connaît pas le nom des oiseaux) qui lui font le plaisir de venir se poser sur son balcon, pour rien semble-t-il.

Aux funérailles de Gilles Marcotte, en octobre 2015, il n'y avait pas foule. Sa famille, quelques amis fidèles (dont Jacques Brault), d'anciens collègues ou étudiants, comme moi qui me demande à présent à qui parler de Mallarmé. ■

IMAGES À MALLARMÉ
Jacques Brault
Le Noroît, 2017, 135 p.

NOTES POUR MOI-MÊME.
CARNETS 2002-2012
Gilles Marcotte
Boréal, coll. « Papiers collés », 2017, 360 p.



Que peut la critique littéraire ?

collection Trajectoire

David Dorais

L'instant même

Que peut la critique littéraire ? David Dorais

Par le biais d'exemples clairs et de remarques constructives, l'auteur signe un essai qui pourra intéresser tout autant les critiques littéraires que les observateurs d'autres formes artistiques. *Que peut la critique littéraire ?* est un appel à l'exigence, à l'examen et à la valorisation du travail des critiques littéraires, ces lecteurs infatigables qui travaillent dans l'ombre.

Que peut la critique littéraire ?
132 pages, 16,95 \$

L'instant même
www.instantmeme.com